

L'ARTISTE,
LA SERVANTE
ET LE SAVANT

Fiction & Cie



Patrick Roegiers

L'ARTISTE,
LA SERVANTE
ET LE SAVANT

Deux monologues

Seuil

25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

ISBN 978-2-02-114477-2

© EDITIONS DU SEUIL, MARS 1997

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'artiste est le seul savant vrai.

Man Ray

D U R E R

Le 6 avril 1528, jour de la mort d'Albrecht Dürer, à l'âge de cinquante-sept ans, lors de la veillée funèbre qui dure toute la nuit jusqu'à l'aube.

SUZANNE

Mon maître est mort. On dirait qu'il dort. N'attendez pas de moi que je vous livre mes sentiments ni que je vous narre mes opinions. Car je ne me sens vouée qu'à la douleur et aux pleurs. Mais à qui se confier ? Mon maître ne renaîtra pas. Il venait d'avoir cinquante-sept ans. Dans la nuit de mercredi à jeudi, il a eu la vision durant son repos de nuées, de trombes d'onde chutant des cieux avec un raffut d'enfer et fut si terrifié qu'il s'éveilla en hurlant. En proie aux pires affres, inondé de

sueur, il tremblait de tous ses membres, s'agitait et se tordait en tous sens, et hélait la mort à son secours. Sa souffrance était si forte qu'il ne cessait de geindre. Une vive algie le happa à l'aine. Il sentit sa vie le quitter et la revit tout entière, en un seul raccourci, depuis sa naissance, à six heures du soir, le mardi 21 mai 1471, jour de la Sainte-Prudence, à Nuremberg, en Bavière, où il fut baptisé Albrecht comme son père, homme sage et bon, orfèvre de son état, à qui selon l'usage il était destiné à succéder, mais qui, sentant ses dons, car il était plus attiré par la peinture que par l'orfèvrerie (métier de précision), le confia à son voisin, l'honorable Michaël Wolgemut – mort à quatre-vingt-deux ans –, dans l'atelier duquel il apprit l'art de peindre et l'emploi des outils grâce auxquels il fit à l'âge de treize ans, à la pointe d'argent, dont le maniement subtil exige une main sûre vu qu'il n'admet aucun repentir, un portrait de lui-même qui est le premier du nord de l'Europe.

Pourquoi un être humain se dessine-t-il lui-même ? Et pour quelle raison cède-t-il à l'envie d'exhiber son visage ? Est-ce un moyen de se survivre ? De prouver à autrui que l'on a un jour existé ? Il y a deux raisons de se toiser dans un

miroir. L'une est d'y voir sa tête. L'autre d'y sonder sa conscience. Lorsqu'on se jauge dans une glace, on est toujours saisi par les diverses formes de moi qu'on y voit. Sans doute visait-il à résoudre la question de savoir ce qu'on est. Chaque figure recèle de sa vie une part secrète et la sienne regorge de demi-teintes et de coins sombres. Mais mon destin n'est pas de le juger. Il n'est pas bon que j'intercède ou, pis, que je me justifie. Car j'ai pour tâche d'établir les faits qui font la vie d'un homme et d'éclairer les aspects de sa personne vitaux pour comprendre l'artiste qu'il fut.

En 1489, mon maître entreprit le rituel tour d'apprentissage, qui dura quatre ans, et revint à la Pentecôte à Nuremberg, mandé par son père qui traita avec Hans Frey, harpiste réputé et adroit fabricant de fontaines de tables, lequel lui donna sa fille, Agnès, qu'il n'avait JAMAIS vue – le croyez-vous ? –, ainsi qu'une dot de 200 florins. La veille de l'hymen, il se campa, à vingt-trois ans, avec un panicaut, symbole de fidélité maritale : *Mannestreu*. Après les noces fêtées le 7 juillet 1494, le couple gîta sous le toit paternel, dans la Winklerstrasse, près de la place du marché, où il resta quinze ans. L'air du logis, aujourd'hui rasé, sis à

l'angle des actuelles Obere Schmiedgasse et Burgstrasse, était alors riant, et mon maître fixa par un dessin à la plume marqué *Mein Agnès* les traits de sa moitié, à peine âgée de quinze ans, assez jolie, mais gourde, qui n'était pas encore l'aigre matrone qu'elle devint. Il la quitta donc huit semaines après, peu soucieux de son sort et de sa santé, puisque la peste avait éclaté à Nuremberg, et, en passant par Augsbourg, Mittenwald et Innsbruck, en quatorze jours, à cheval, se rendit pour la première fois à Venise où il dessina dans les « calli » et sur les « campi », visita le palais des Doges et Saint-Marc, « la plus belle place du monde », salua Giovanni Bellini, qui loua son talent, vit le Christ de Mantegna, se pâma de l'éclat brillant de l'air, apprit les secrets de l'anatomie, débuta ses études sur le mouvement et l'harmonie du corps humain.

Sa vie dès lors se confond avec son œuvre et s'éploie aussi bien en peinture que dans l'art de la gravure sur bois, mode d'impression en relief (lié à l'imprimerie) qui requiert un soin extrême, force à éviter les blancs au canif, puis au fermoir et à la gouge, distincte de la gravure sur cuivre (unie à l'orfèvrerie), au tracé en creux, qui astreint à manier le burin et à inverser le dessin en taillant

des traits raides et serrés sur l'aire polie de la plaque rivée sur un coussinet, garni de sable, que fait virer le graveur de la senestre, tout en guidant de biais la pointe effilée, pareille à une aiguille, du petit ciseau, au manche niché dans la paume de la dextre, qu'il incise en douce, avec tact, tel un chirurgien œuvrant sur une portion de chair bordée de compresses. *Minuties* est le terme octroyé par mon maître à ces créations raffinées, qu'il conçoit avec une invention rare, sans se noyer dans les détails ni verser dans l'artifice. Plus une chose est ciselée, plus elle lui plaît. Mais jamais il ne sombre dans un fouillis de raies et de sillons, car il sait que la simplicité est le plus haut ornement de l'art. Qu'il trace des heaumes, des nœuds, six carreaux, ou étudie sa main – outil initial – qu'il copia maintes fois, sa manière est si neuve qu'il égare les esprits forts.

Mais si l'art est l'amendement de la nature, qui est l'art de Dieu, la passion qu'il a pour elle comble sa curiosité et sa joie d'observer. Alors que les vues de verdure sont souvent plus jolies que réelles, il scrute les plantes et restitue à traits menus la vérité du sujet le plus humble. Diluée d'eau, *La Grande Touffe d'herbes* (1503), semée

dans une motte de terre qui en fonde le socle, figure en une forêt de tiges, aussi piquantes que des aiguilles, des herbes d'espèces variées (achillée, plantain et pissenlit), viles chez nous. Mais il peint aussi des bêtes sauvages (lièvre, aurochs, héron), une tête de chevreuil percée d'une dondaine, l'aile d'un geai ou du rollier bleu, et des insectes, scarabée, lucane ou cerf-volant, dont on discerne les pattes, les pennes, les mandibules. Il reproduit de même les monstres, fruits des excès de la nature, copieux à notre ère, dans lesquels on voit d'ordinaire des présages funestes ou néfastes, qu'il aime décrire, sans les railler, bien sûr, car lui-même est imparfait. Ainsi grava-t-il un pourceau difforme, à huit pattes, quatre oreilles et deux langues, des enfants doubles, à deux corps et une seule face, nés en Alsace, à Landser, un marmouset à longue barbe, et le drôle d'air d'un animal, amené d'Indes, débarqué à Lisbonne, le 20 mai 1515, don du roi de Portugal, Manuel I^{er}, au pape Léon X, prodigue et débonnaire, qui se noya dans le golfe de Gênes et parvint empaillé à bon port ! Ce géant, bardé d'une épaisse carapace, teinte de tortue tachetée, qu'on appelle rhinocéros, arbore à la place du nez une lourde corne pointue qu'il aiguise quand il trouve un roc, et qui, pilée en

poudre, est un excitant, tout comme celle de la licorne est un antipestif. Agile et rusé, ce faune féroce a la taille d'un éléphant, dont il est le rival juré, et qui le craint, quand il le voit, car la bête rustre, plus courte sur pieds, et apte à défier, fonce sur lui la hure entre les pattes, lui troue la panse de sa rude pique, et le tue, sans qu'il puisse offrir de défense.

Quelle ironie tout de même qu'un être de cette trempe, un des plus éminents artistes de son temps, passe de vie à trépas et que ne subsiste à ses côtés pour le veiller, seule, sans quelqu'un à qui parler, que moi qu'il n'a point peinte, et qui ne m'en suis jamais plainte. Personne ne m'est plus cher que lui. Nul ne lui est lié par des rapports aussi étroits que moi. Si Dieu m'octroie sa grâce, je siégerai à ses côtés tant qu'il me reste un peu de temps pour pleurer. Le cours d'une vie peut s'accomplir en vain car tout peut être perdu ou sauvé par la mort. Il n'est pas possible à qui vit pieusement de mal quitter ce monde car Dieu est plein de miséricorde, mais il ne lui a pas confié d'avoir une douce fin. Je vous supplie, vous, tous ses amis, quand vous ouïrez le récit de sa mort, de réciter un Notre Père et un Ave Maria en son sou-

venir, mais aussi pour votre pardon. Il n'est pas dit pourtant qu'en priant on assoie le rachat de son âme. A Dieu ne plaise donc qu'il soit damné à cause de moi. Esprit fervent et prude, dévotieux, mon maître – loué et vénéré soit-il pour l'éternité – fut toujours remué et même hanté par le salut de son âme, mais s'il désira à toute heure périr dans le Seigneur, il ne redoutait pas la fin ni de paraître devant Dieu, qui dote de dons rares les êtres de talent. Et sera inhumé demain dans le cimetière de l'église Saint-Jean, Sankt Johans Kirche, à l'ouest de la cité, dont il peignit jadis à l'eau le clos sacré.

A partir d'avril 1496, Frédéric le Sage, Électeur de Saxe, qui posa en pourpoint noir, au col éclos sur une chemise de brocart, devint le mécène de mon maître, alors âgé de vingt-cinq ans, qui utilisa pour l'occasion une toile ténue dite « Tüchlein », qui sèche plus vite et exige moins de peine que la peinture sur bois, trop lent à fourbir, racler et enduire, sur l'aire de laquelle mon maître, qui ne fait qu'un tableau à la fois, étend lui-même les apprêts, dilue les pigments et étale, par couches infimes, la couleur, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de trace du pinceau qu'il gère avec autant de grâce

qu'une plume. Doué d'une main leste et d'un œil vif, il met l'accent sur chaque pli du vêtement, qu'il détaille avec le même soin qu'un orme ou un passereau, confère à toute matière (drap, fourrure) sa valeur propre et décrit scrupuleusement toutes les tares du visage, les plus fines rides ou les veines, sans omettre les verrues et même la racine des poils, les cheveux étant peints isolément avec une brosse effilée. Et c'est avec la même acuité, comme s'il le voyait pour l'ultime fois, qu'il fit la même année, dans la même mante grise, garnie de fourrure, pour ses soixante-dix ans, un second portrait de son père, honnête artisan, discret et craignant Dieu, qui eut un sort ingrat, nourrit les siens de son boulot d'orfèvre (art du métal), que son grand-père Anton Dürer, issu d'une lignée de paysans, élevant des bœufs et des chevaux, avait appris dans le bourg d'Eytas, dit aussi Ajtos, proche du mot hongrois « Ajto », qui signifie porte, « Tür » en allemand, ou « Thüerer », ancienne graphie du nom de mon maître, avec laquelle il signa son premier portrait, vers 1484, et dont la mort, le 20 septembre 1502, après minuit, atteint de diarrhée, suffoquant, suant et râlant, expirant avant qu'il ne fût là, quéri par moi qui fonçai à sa chambre, le bouleversa.

Qu'est la vie des humains sinon un vain conflit contre la mort ? J'étais une jeune servante alors. Avec Albrecht Dürer l'Ancien disparut le Vieux Monde et, deux ans plus tard, mon maître reçut sous son toit sa pauvre mère, Barbara, fille de l'orfèvre Hieronymus Holper et de son épouse Kunigunde Ellinger, gueuse, dévote et lasse, qu'il hébergea neuf ans durant, jusqu'à sa perte en 1513. Le mardi matin, avant la semaine sainte, elle fut soudain si mal qu'on dut briser la porte de sa chambrette pour parvenir à elle et la guider en bas, où elle reçut les sacrements. Je marmottai longtemps pour elle, mais elle ne franchit le pas que deux mois après, à l'âge de soixante-trois ans, le mardi 17 mai, avant la Pentecôte, à deux heures du matin. Rivé à son chevet, mon maître pria pour elle et assista avec zèle sa pieuse mère qui enfanta dix-huit fois, endura épidémies, maux et privations, sans la moindre rancœur. Elle eut une fin crue et je vis qu'elle voyait une chose atroce car elle mendia l'eau bénite bien qu'elle ne sût plus parler. La mort lui flanqua deux forts coups au cœur. Elle closit la bouche, puis les yeux, et expira dans un hoquet. Morte, elle eut une mine ravie qu'elle n'avait pas en vie. Depuis le décès de son